

général, commandant l'école, qui entraient entourés de son état-major et suivi des élèves en grande tenue.

Ils étaient vraiment fort bien ces jeunes gens, portant fièrement leurs vingt ans, et ne baissant pas trop les yeux, malgré les regards dardés sur eux.

L'un d'entre eux, surtout, se faisait remarquer par sa haute taille et sa mâle beauté qui étonnait et séduisait tout à la fois. Ses cheveux noirs encadraient à ravir son front mat ; ses yeux bruns, profonds, presque mélancoliques, laissaient échapper des effluves magiques qui attiraient même les plus rebelles. Une fine moustache fauve ombrait ses lèvres rouges.

Paul Saunier avait à peine vingt ans et, pourtant, on devinait déjà en lui toute l'énergie de l'homme fort qui, parfois, peut se briser, mais qui ne cède jamais.

Paul, une fois quitte de ses devoirs de politesse, promena son regard sur toutes les femmes qui, les bras et les épaules nus, n'attendaient qu'une invitation pour s'élaner dans le tourbillon enivrant de la danse.

Plusieurs d'entre elles frémissaient sous ce regard d'adolescent.

Paul ne vit rien qu'une belle et suave jeune fille, Andrée de B... qui, modestement assise à l'ombre d'un bouquet de palmiers, semblait rêver en voyant passer, sans cesse devant elle, les couples des danseurs qui semblaient entraînés dans une valse fantastique.

Andrée de B... était belle, d'une beauté de madone ; de belles boucles, blondes et folâtres, venaient se jouer sur son front d'ivoire ; ses yeux bleu foncé semblaient humides, on sentait comme des larmes sous ses longs cils bruns.

Paul fut fasciné, il courut vers Andrée, il la salua en tremblant et, d'une voix basse, il l'invita.

Mlle de B... se laissa entraîner aux sons bruyants d'une valse de Strauss.

Malgré elle, Andrée frémissait au contact de cet inconnu ; elle voulait fuir la flamme de ses yeux, elle aurait voulu ne plus sentir sur son cou d'albâtre le souffle ardent de Paul.

Pourtant, elle trouva bien court l'instant qu'elle passa dans ses bras ; plusieurs fois elle se surprit à le chercher parmi la foule, et si elle le voyait danser avec une autre femme, elle en ressentait comme une douleur au cœur.

Paul, de son côté, ne s'éloignait guère, et souvent il vint l'inviter.

La soirée s'acheva !

Le lendemain du bal, Paul Saunier devint triste, taciturne, brutal même pour ses camarades.

Robert de Linière, son meilleur ami, celui qui l'avait présenté à toute la noblesse du pays, ne pouvait comprendre ce brusque changement.

Paul souffre, pensait-il, et il s'obstine à me cacher ses chagrins.

Huit jours s'écoulèrent. Robert n'osait plus questionner son ami, il craignait de passer pour un indiscret.

Paul comprit le premier qu'il avait tort ; puis, il faut l'avouer, il croyait avoir besoin de Robert.

Un matin, il l'entraîna tout au bout du jardin de l'école, il le fit asseoir à l'écart, à l'abri de toute surprise indiscret.

— Mon ami, commença Paul Saunier d'une voix grave, voici bien des jours que tu me tourmentes pour connaître la cause de ma tristesse subite. Cette cause je te l'ai caché jusqu'à ce moment parce que j'espérais parvenir à la faire disparaître par mon unique volonté. Aujourd'hui je me reconnais vaincu.

De Linière écoutait ce préambule d'un air ahuri, il ne savait où son ami voulait en venir.

— Tu es presque effrayé, mon pauvre Robert, écoute-moi ! J'aime, comme un fou, ta cousine Andrée de B...

De Linière fit un bond en arrière.

— Tu aimes Andrée !... mais tu es un insensé.

— Pourquoi est-ce si insensé d'aimer Mlle de B... ?

— Andrée est... articula faiblement Robert. Il n'osa achever.

— Rêche, répondit en souriant Paul.

— Crois bien, s'empressa de dire de Linière.

— Inutile de t'excuser, tu as raison, elle possède de la fortune, la noblesse, la beauté. Moi, je suis pauvre, j'ai un nom obscur, il faut que je travaille.

Paul baissa la tête, deux larmes jaillirent de ses yeux.

— Pourtant je l'aime comme nul ne l'aimera.

— J'en suis convaincu. Hélas ! tu le sais, les parents ne se paient pas de cette monnaie-là. Ils veulent, pour leur fille, des millions et un titre pompeux. Du reste, Andrée est fiancée.

Paul pâlit.

— A qui ? murmura-t-il bien bas.

— Au marquis de Luque.

— Quoi ! à ce vieux barbon usé par le vice, à moitié ruiné par les filles ?

— Que veux-tu ? mon oncle oublie qu'il a été jeune et que jadis il aimait ; aujourd'hui, il traite l'amour d'histoire ancienne.

— Voilà, sans aucun doute, le motif de la mélancolie d'Andrée ?

— Andrée est triste ?

— Oui, j'ai surpris des larmes dans ses yeux.

— Peste ! mon cher, l'amour te rend clairvoyant ; j'ai toujours cru que ma cousine était une folâtre enfant qui voulait se marier pour avoir une belle corbeille, mais qu'elle ne songeait pas à l'amour et qu'elle ne pouvait donc le regretter.

Paul garda le silence, il ne voulait pas dire qu'il avait senti frissonner dans ses bras ce beau corps de vierge.

Tout à coup il reprit :

— Puisque mon amour doit toujours être ignoré, procure-moi le bonheur de contempler une dernière fois Andrée. Tu n'as rien à craindre, je ne puis vouloir m'imposer à ta cousine. Je sais que tout me sépare d'elle, et je veux que toujours elle ignore mon amour. Mais la contempler, m'enivrer de sa vue avant de partir pour l'armée, il me semble que cela me portera bonheur et que j'aurai le courage de souffrir, car, je le sens, cet amour durera autant que ma vie.

Robert fut ému.

— Je te promets, dit-il d'une voix ferme, que tu verras Andrée. Ah ! pourquoi y a-t-il des préjugés ? et avec quelle joie je chasserais ce vieux marquis de Luque, qui te vole ton bonheur !

### III

La journée avait été chaude, presque accablante, la soirée était tiède et la brise parfumée venant des grands bois, rafraîchissait et reposait des fatigues du jour. Déjà la nuit s'éclairait des lucurs multiples des étoiles scintillantes. Au loin, le calme paisible des champs, le grillon seul chantait dans l'herbe drue des pelouses. Le vieux château gothique des Linière se profilait en ombre gigantesque sur le sable blanc des avenues du parc, traçant avec ses moulures antiques des arabesques fantastiques.

Aucune lumière ne brillait derrière ses hautes fenêtres ogi-